

# DIEU ET L'ÉTAT

**Vingtième partie: «LA BOURGEOISIE, DEVENU "L'ÉTAT", RESSERT LE DIEU DES ESCLAVES»**  
(\*)

Pour comprendre cette littérature romantique, il faut en chercher la raison d'être dans la transformation qui s'était opérée au sein de la classe bourgeoise depuis la révolution de 1793.

Depuis la Renaissance et la Réforme jusqu'à la Révolution, la bourgeoisie, sinon en Allemagne, du moins en Italie, en France, en Suisse, en Angleterre, en Hollande, fut le héros et le représentant du génie révolutionnaire de l'histoire. De son sein sortaient la plupart des libres penseurs du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les réformateurs religieux des deux siècles précédents et les apôtres de l'émancipation humaine, y compris cette fois ceux de l'Allemagne du siècle passé. Elle seule, naturellement appuyée sur le bras puissant du peuple qui avait foi en elle, fit la révolution de 1789 et de 93. Elle avait proclamé la déchéance de la royauté et de l'église, la fraternité des peuples, les Droits de l'homme et du citoyen. Voilà ses titres de gloire; ils sont immortels!

Bientôt elle se scinda. Une partie considérable d'acquéreurs de biens nationaux devenus riches et s'appuyant, non plus sur le prolétariat des villes, mais sur la majeure partie des paysans de France, devenus, eux aussi, propriétaires terriens, n'aspirait plus qu'à la paix, au rétablissement de l'ordre public et à la fondation d'un gouvernement puissant et régulier. Elle acclama donc avec bonheur la dictature du premier Bonaparte, et quoique toujours voltairienne, elle ne vit pas d'un mauvais œil le concordat avec le Pape et le rétablissement de l'Église officielle en France: «*La Religion est si nécessaire au peuple!*». Ce qui veut dire que, repue, cette partie de la bourgeoisie commença dès lors à comprendre qu'il était urgent à la conservation de sa situation et de ses biens nouvellement acquis, de tromper la faim non assouvie du peuple par les promesses d'une manne céleste. Ce fut alors que commença à prêcher Chateaubriand (1).

Napoléon tomba. La Restauration ramena en France la monarchie légitime et avec celle-ci, la puissance de l'Église et de l'aristocratie nobiliaire, qui ressaisirent la plus grande partie de leur ancienne influence, jusqu'à ce que vint le moment opportun de reconquérir le tout.

Cette réaction rejeta la bourgeoisie dans la Révolution, et avec l'esprit révolutionnaire se réveilla aussi chez elle celui de l'incrédulité: elle redevint esprit fort. Elle mit Chateaubriand de côté et recommença à lire Voltaire; mais elle n'alla pas jusqu'à Diderot: ses nerfs affaiblis ne comportaient plus une nourriture aussi forte. Voltaire, à la fois esprit fort et déiste, lui convenait au contraire beaucoup.

Béranger et P.-L. Courier exprimèrent parfaitement cette tendance nouvelle. Le «*Dieu des bonnes gens*» et l'idéal du roi bourgeois, à la fois libéral et démocratique, dessinés sur le fond majestueux et désormais inoffensif des victoires gigantesques de l'Empire, tel fut à cette époque le tableau que la bourgeoisie de France se faisait du gouvernement de la société. Lamartine, aiguillonné par la monstrueuse et ridicule envie de s'élever à la hauteur poétique du grand Byron, avait bien commencé ses hymnes froidement délirants en l'honneur du Dieu des gentilshommes et de la monarchie légitime, mais ses chants ne retentissaient que dans les salons aristocratiques. La bourgeoisie ne les entendait pas. Béranger était son poète et Courier son écrivain politique.

(\*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

(1) Je crois utile de rappeler ici une anecdote, d'ailleurs très connue et tout à fait authentique, qui jette une lueur très nette sur la valeur personnelle de ces réchauffeurs des croyances catholiques et sur la société religieuse de cette époque. Chateaubriand avait apporté au libraire un ouvrage dirigé contre la foi. Le libraire lui fit observer que l'athéisme était passé de mode, que le public lisant n'en voulait plus et qu'il demandait au contraire des ouvrages religieux. Chateaubriand se retira, mais, quelques mois plus tard, il lui apportait, son *Génie du Christianisme*.

La révolution de Juillet eut pour conséquence l'ennoblissement de ses goûts. On sait que tout bourgeois en France porte en soi le type impérissable du bourgeois gentilhomme, type qui ne manque jamais d'apparaître aussitôt que le parvenu acquiert richesse et puissance. En 1830, la riche bourgeoisie avait définitivement remplacé l'antique noblesse au pouvoir. Elle tendit naturellement à fonder une aristocratie nouvelle. Aristocratie de capital avant tout, mais en somme distinguée, de bonnes manières et à sentiments délicats. Elle commença à se sentir religieuse.

Ce ne fut pas de sa part simple singerie des mœurs aristocratiques. C'était aussi une nécessité de position. Le prolétariat lui avait rendu un dernier service en l'aidant encore une fois à renverser la noblesse. La bourgeoisie n'avait plus besoin maintenant de ce concours, car elle se sentait, solidement assise à l'ombre du trône de Juillet et l'alliance du peuple, désormais inutile, commençait à lui devenir incommode. Il fallait le remettre à sa place, ce qui ne put naturellement se faire sans provoquer une grande indignation dans les masses.

Il devint nécessaire de contenir celles-ci. Mais au nom de quoi? Au nom de l'intérêt bourgeois crûment avoué? C'eût été par trop cynique. Plus un intérêt est injuste, inhumain, et plus il a besoin de sanction. Or, où la prendre, si ce n'est dans la religion, cette bonne protectrice de tous les repus et cette consolatrice si utile des affamés? Et plus que jamais la bourgeoisie triomphante comprit que la religion était indispensable au peuple.

Après avoir gagné tous ses titres de gloire dans l'opposition religieuse, philosophique et politique, dans la protestation et dans la révolution, elle était enfin devenue la classe dominante et par là même le défenseur et le conservateur de l'État, institution dès lors régulière de la puissance exclusive de cette classe. L'État, c'est la force, et il a pour lui, avant tout, le droit de la force, l'argumentation triomphante du fusil à aiguille, du chassepot. Mais l'homme est si singulièrement fait que cette argumentation, tout éloquente qu'elle semble, ne suffit plus à la longue. Pour lui imposer le respect, il lui faut absolument une sanction morale quelconque. Il faut de plus que cette sanction soit à la fois si simple et si évidente, qu'elle puisse convaincre les masses, qui, après avoir été réduites par la force de l'État, doivent de plus être amenées à la reconnaissance morale de son droit.

**Michel BAKOUNINE.**

-----